

BULLETTIN SALESIIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice — Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant

SOMMAIRE — Avis — Le Cœur de Jésus et les triomphes de l'Eglise — Lettres de la Patagonie — Conférences à Busto Arsizio et à Casale Litta — Névrologie — Grâces de Marie Auxiliatrice — Le Catholicisme et Mathilde Serrao — Chrétiens à l'épreuve — Une fleur du jardin des Martyrs — Pieuse ligue universelle et perpétuelle.

AVIS.

Nous rappelons à nos Coopérateurs que le port des lettres pour l'Italie est de 0 25 c.

Nous les prions de vouloir bien écrire lisiblement leurs noms et adresses sur chaque lettre. L'oubli de cette précaution nous oblige, à notre grand regret, à laisser des lettres sans réponse.



LE CŒUR DE JÉSUS et les triomphes de l'Eglise.

Il est certain que la vie de N.-S. J.-C. contient en elle-même l'histoire de l'humanité tout entière, depuis l'origine de la création jusqu'à la fin des siècles. Mais quelques traits de cette vie méritent une

considération toute particulière, soit parce qu'ils nous révèlent plus clairement les nobles secrets de son Cœur adorable, soit à cause de la haute signification qu'ils renferment. L'un de ces faits principaux est l'entrée de J.-C. à Jérusalem six jours avant sa mort.

Elle fut précédée du banquet de Béthanie, pendant lequel le Cœur de Jésus resplendit d'une lumière si suave, où les actes de la foi la plus vive correspondent aux manifestations de la charité la plus tendre et la plus affectueuse. Mais elle fut également précédée de la perfidie de Judas, qui médite sa trahison, et de la scélératesse des Juifs qui voudraient tuer Lazare, pour se débarrasser du témoin irrécusable de la merveilleuse résurrection. La simplicité et l'amour du prochain l'accompagnent, car ses disciples ne sont que d'humbles et pauvres gens, et chacun de ses pas est marqué par de continuelles guérisons. Mais il est poursuivi aussi par la basse envie des pharisiens, auxquels déplaît la sainte ardeur de ceux qui sont dans la joie, et il est attristé par le douloureux spectacle des profanateurs du temple. Et quand arrive l'heure du triomphe, je dis triomphe, suivant la manière humaine de s'exprimer, quand arrive cette heure, l'unique dans toute sa vie ici-bas, que Lui, pourtant si humble, jusqu'au point de se soustraire aux plus simples

hommages, voulut se réserver, soit pour nous enseigner à nous élever au dessus des grandeurs terrestres, soit pour consoler les amis de son Cœur, qui devaient peu après être plongés dans la plus profonde tristesse; quand des milliers et des milliers de voix l'acclament, Lui, Fils de David, comme Roi d'Israël; que les enfants eux-mêmes viennent avec une irrésistible ardeur attester la vivacité de leur foi et la sainteté de leurs affections, au milieu de ce spectacle admirable, parmi tant de manifestations de joie, le Cœur adorable de Jésus reste accablé de douleur!

En effet, il est arrivé sur la cime du mont des Oliviers et de là il voit Jérusalem qu'il chérit si tendrement, et le temple, monument de tant de foi et de grandeur. A cette vue, il pleure. Les paroles qui sortent alors de sa bouche sont les plus suaves, mais en même temps les plus terribles. Car son affection toujours ardente pour la ville pécheresse, qu'il voudrait alors encore voir rentrer en elle-même, se mêle à la douleur qu'il éprouve à la pensée des atroces calamités et de l'horrible carnage que sa divine prescience lui fait voir, alors que, sous peu, les Romains viendront consommer la ruine de sa chère Sion. D'un côté Jérusalem avec sa grandeur, avec ses crimes, avec son obstination, en un mot avec son passé et son présent; de l'autre le prochain déicide, et ses fruits que les peuples devaient recueillir, tandis que Jérusalem aurait le malheur de les refuser. Hélas! quelles douloureuses blessures pour le Cœur si bon de Jésus.

Mais voici qu'une nouvelle pensée se présente à son esprit; il pense à l'Eglise qui va sortir de son Cœur déchiré, et il voit l'image de cette nouvelle et immortelle Jérusalem, non plus exclusive comme l'ancienne, mais catholique, c'est-à-dire universelle, sur le point de naître à la vie. Et à ce moment même nous trouvons un exemple de cette catholicité dans la présence de quelques gentils, probablement des Grecs, qui, venus à Jérusalem pour célébrer la fête et adorer Dieu, demandent en grâce à l'Apôtre Philippe de voir Jésus (1).

Cette démarche des gentils de s'adresser à l'Apôtre, résume dans son éloquente simplicité l'histoire d'une ère qui finit et d'une autre plus lumineuse qui commence. Car la connaissance de J.-C., que le monde n'avait eue jusque-là qu'imparfaitement, par le

moyen du peuple hébreu, auquel appartient S. Philippe, pourra s'obtenir désormais claire et complète par l'intermédiaire du sacerdoce catholique, personnifié en saint Philippe et les autres Apôtres.

Mais cette vie de l'Eglise sera aussi, comme celle de Jésus, un composé de joies et de douleurs, de triomphes et de morts, joints ensemble et sanctifiés les uns et les autres dans l'amour infini qu'il porte à l'humanité. L'Eglise, écrivait S. Athanase, c'est l'humanité même de J.-C.; c'est en Lui qu'elle règne et gouverne: *Ecclesia est humanitas Ejus (Christi) et in ipso dominatur et regnat* (1). Elle devra donc, comme son divin Epoux Jésus, éprouver la pauvreté de la crèche, recevoir l'or des Mages, subir le massacre de Bethléem, revenir de l'Egypte, sentir la faim du désert, assister au banquet des noces de Cana; être réjouie par la confession de St. Pierre, et attristée par la trahison de Judas, être glorifiée sur le Thabor et souffrir l'ignominie du Golgotha. Partout et à chaque instant, elle doit trouver la joie après la douleur, le triomphe après l'agonie. Le savant cardinal Capececelatro fait observer avec raison que *l'entrée de Jésus à Jérusalem était destinée par la Providence à être le type de tous les triomphes de l'Eglise, rehaussés d'un côté par l'humilité et la douceur du triomphateur, couronnés d'un autre par la simplicité et l'affection de ceux qui croient en Jésus-Christ* (2).

On peut la persécuter avec la cruauté la plus raffinée, la condamner à mort, l'enfermer dans un tombeau, lui mettre sur la bouche une grosse pierre et la sceller, puis renforcer encore les gardes. A la fin son heure vient toujours; oui, l'heure où la terre s'ébranle, où les sceaux se brisent, où la grosse pierre se renverse, où les gardes tombent à terre demi-morts: l'Eglise règne et domine le monde. Oh! ne voyons-nous pas, même de nos jours, au moment où des fils ingrats déchirent son sein maternel, les amples conquêtes qu'elle fait chaque jour? C'est le Cœur de Jésus qui opère ces prodiges; c'est lui qui ravive la foi, qui rallume le feu de la charité et rappelle à la vie les morts de quatre jours. Allons, reprenons courage, les motifs ne manquent pas pour nous y animer, et, au lieu de nous croiser les bras en répandant des lamentations sur la tristesse des temps,

(1) JEAN, XII, 20, 21.

(1) *De Incarn.* XXI.

(2) *La Vie de Jésus-Christ*, XXIX.

travaillons plutôt de toutes nos forces à multiplier ces triomphes, à étendre le règne de J.-C. Et puisque la prière et l'aumône sont les deux plus sûrs moyens d'atteindre un but aussi saint, employons-les avec zèle; nous aurons ainsi travaillé efficacement à notre propre sanctification et à celle du prochain, au bien-être de la société et à la glorification de l'Eglise. Le Cœur de Jésus nous y invite; bienheureux ceux qui prêtent à sa voix une oreille attentive!



LETTRES DE LA PATAGONIE.

Nous recommandons à nos chers Coopérateurs et Coopératrices la circulaire envoyée par D. Bosco, pour les Missions de l'Amérique du Sud. Les lettres suivantes leur feront mieux comprendre les besoins urgents des Missionnaires, pour faire avancer l'œuvre entreprise au nom de N. S. J. C. et de N.-D. Auxiliatrice. Dans le prochain bulletin nous publierons des lettres encore plus intéressantes.

I.

Carmen de Patagones, 4 août 1886.

CHER M. LE DIRECTEUR,

Bien que Mgr. Cagliero ait envoyé, il y a peu de temps, à notre bien-aimé Père D. Bosco une relation fort étendue ne comptant pas moins de 16 pages, et qu'aucun fait d'importance ne se soit passé depuis, qui mérite de vous être signalé, j'éprouve cependant un grand désir de m'entretenir avec vous, et vous pensez si je sais résister à ce genre de tentations...

D'ailleurs, ne nous avez-vous pas écrit dernièrement que notre cher Père prend grand plaisir à entendre parler de l'Amérique et de la Patagonie? Oh! comme je voudrais posséder la langue d'un bon avocat et vous raconter d'une façon beaucoup plus expéditive qu'il ne m'est donné de vous l'écrire, mille petits faits réjouissants qui arrivent tous les jours et nous maintiennent en bonne humeur dans ces contrées lointaines! Je ferai cependant mon possible et tâcherai de contribuer, pour un instant, à récréer celui qu'à si juste titre j'aime et vénère comme un père. Rendez-moi encore ce service, cher monsieur le Directeur, ce sera un de plus ajouté à tous ceux que vous m'avez déjà rendus et que vous me rendrez encore, et pour lesquels ma reconnaissance vous est assurée.

Je commence par vous dire que la carte de la Mission est presque terminée et, peut-être, pourra-t-elle partir en même temps que ma lettre.

Sous la haute surveillance de Monseigneur, et

muni des instructions et renseignements pratiques recueillis par D. Milanesio dans ses excursions répétées aux Cordilières, et avec l'aide de notre habile D. Savio, l'abbé Alexandre Stefanelli, y a travaillé plusieurs semaines avec une intelligente affection, et, si je ne me fais illusion, l'œuvre n'est point à mépriser ni pour le dessin, ni sous le rapport scientifique.

Quel plaisir n'éprouvera pas D. Bosco à parcourir des yeux ces endroits, très-rapprochés les uns des autres sur la carte, mais distants de plusieurs dizaines de lieues dans la réalité du désert sablonneux, et avec quelle satisfaction ne dira-t-il pas: voici le point jusqu'où sont parvenus les Salésiens, mes bien-chers fils! C'est là qu'ils se sont arrêtés, après plusieurs jours de chemin dans les sables du désert sur le dos d'un pauvre cheval, et, pour tout repos, ils se sont mis à catéchiser, à baptiser, à instruire les pauvres Indiens, afin de les préparer à la sainte Communion! Ici se trouve Trainan, plus loin Namuncura, puis Sayuquehen. Tous ces points ont été visités et les habitants ont été consolés et instruits par eux; tous ces fleuves et torrents ont soulagé, en les transportant sur leurs eaux, mes Missionnaires dont les pas étaient dirigés, comme leurs cœurs, vers la sainte conquête, vers la régénération des âmes pour les donner à Dieu: *O quam speciosi pedes!*

Telles, et plus sublimes que je ne puis me l'imaginer, seront les pensées de notre bien-aimé D. Bosco, tandis que son regard parcourra avec une attention avide la carte de la Mission Salésienne aux Cordilières.

Vous aussi, cher Monsieur, et tous les bons Supérieurs qui entourent Dom Bosco, vous serez heureux de son bonheur! Il me semble assister, moi aussi, à cette scène attendrissante! Et dès à présent je prends part à la joie commune.

Pardonnez-moi cet élan, car je puis répéter aussi à ce sujet: *Pars (magna ou parva) peu importe) fui!*

J'ai parlé, j'ai conseillé, j'ai encouragé; en somme, j'ai tout fait pour que ce travail soit terminé le plus promptement et le mieux possible. Et maintenant? Je rends grâce à Dieu et à la Très-Sainte Vierge du fond du cœur. Je vous adresse en même temps la vue complète du palais épiscopal. Rien n'y manque. Admirez la belle façade, et la porte, et les deux uniques fenêtres: où trouver le pareil en dehors de Patagones? Mais, me demanderez-vous, y a-t-il aussi une garde? Certainement! Une garde chilienne! l'homme que D. Milanesio amena avec lui des Cordilières. Et le cheval? L'un de nos plus chers et précieux amis. Qu'en dira notre cher D. Bosco?

Comme il rirait, s'il savait que la garde à cheval pourrait, sans trop se gêner, manger le pot au feu (*el puchero*) sur le toit de notre palais, ni plus ni moins! C'est la vérité.

Bientôt, si mes désirs sont exaucés, nous enverrons à D. Bosco un beau groupe photographique. Il verra en deux poses différentes ses missionnaires; en marche dans le désert et à l'heure du repas: un vrai bivouac.

Nous enverrons aussi nos jeunes élèves de la première classe. Ces pauvres petits! Ils envient aujourd'hui encore le sort de leurs compagnons partis il y a deux mois avec ma lettre, pour assister à la fête filiale du 24 juin. Et ils ont bien raison de se plaindre! Donc, pour eux aussi viendra l'heureux moment. Ils seront photographiés, mis sous enveloppe, et en route pour Turin! Nous enverrons ensuite la relation détaillée de D. Milanese.

Je prépare une statistique de nos maisons d'Amérique, indiquant la date de leur ouverture et le mouvement annuel des élèves internes et externes.

J'ai également entre les mains la statistique de nos Missions depuis 1879 jusqu'à aujourd'hui; notre bien-aimé Père pourra savoir ainsi combien ses fils ont baptisé d'Indiens, combien ils en ont marié, et combien de communions ils ont eu le bonheur de distribuer à ces enfants du désert de la Patagonie.

En tout cela nous n'avons qu'un seul but, travailler à la gloire de Dieu et de Notre-Dame Auxiliatrice, pour la consolation de D. Bosco et la satisfaction de nos Coopérateurs et Coopératrices, afin qu'ils se réjouissent dans le Seigneur du bien qui a pu être accompli, grâce à leurs charitables et généreuses offrandes et au puissant appui de leurs prières.

Si le succès de cette Mission a grandement réjoui et consolé le cœur de Monseigneur, d'un autre côté il l'oblige à penser sérieusement à la nécessité d'établir au moins deux stations de Missionnaires dans les divers centres de ces pauvres colonies et tribus, afin d'assurer la persévérance des nouveaux convertis. Il a déjà conçu le dessein d'envoyer au printemps prochain deux de nos prêtres d'ici, qui, cependant, sont déjà trop peu nombreux, pour établir un *ranchito* ou une tente sur les rives de l'Arroyo Curileo, et aussitôt que possible deux autres à Codihué. De là, en courant continuellement de côté et d'autre, il pourvoiraient aux besoins spirituels de plusieurs milliers d'indigènes, Indiens et Chiliens, déjà chrétiens en grande partie.

Il voudrait en envoyer deux autres s'établir à Roca, et plusieurs autres à Pringles, de façon à avoir une ligne de stations de Patagones aux Cordilières, sur une distance totale d'environ 300 lieues. Mais... nous en sommes toujours au même point: où trouver tant de monde? Et comment pourvoir à leurs besoins et à ceux de ces Missions? Il faut des sommes assez considérables pour se procurer des chevaux, unique moyen de communication possible en ces lieux et à ces distances. Il faut des guides connaissant bien le chemin, que le manque absolu d'eau rend dangereux sur beaucoup de points; il est nécessaire de faire aux pauvres Indiens petits et grands de petits présents consistant en chapelets, médailles, crucifix, cadres et vêtements, etc., etc., afin de les rendre plus dociles et mieux disposés à écouter les paroles de la vie éternelle. Le Missionnaire lui-même a besoin de nourriture et de vêtements, et les travaux incessants, les longues courses à cheval à travers les broussailles et les

buissons épineux augmentent pour lui, plus qu'on ne saurait le croire, ces nécessités corporelles; eh bien, où trouver des ressources pour tout cela?

Si l'Amérique possède des richesses, elles ne sont pas au service des Missions.

Où placerons-nous donc notre espérance, après Dieu et Notre-Dame Auxiliatrice, si ce n'est dans la charité inépuisable et vraiment catholique de nos excellents Coopérateurs et Coopératrices Salésiens? Nous avons besoin de secours *matériels* et *spirituels*, et nous sommes certains qu'ils pourvoient à tout par leurs offrandes et leurs prières. Quant à nous, jamais nous ne cesserons d'invoquer sur leurs personnes et sur leurs familles les miséricordes et les bénédictions du Seigneur dans la vie présente, et nous le prions de leur accorder une couronne de gloire impérissable dans le Ciel. Telle a été jusqu'ici, et telle sera encore la prière que nous enseignerons à nos pauvres Indiens. Lorsque, pleins d'étonnement en se voyant l'objet de tant de soins, ils demanderont au Missionnaire: Qui êtes-vous? Qui vous a envoyés jusqu'à nous? Qui vous fournit le nécessaire? Nous répondrons: Nous sommes Salésiens, ministres de Dieu; nous sommes envoyés par son Vicaire sur la terre, le Pape, et ce sont d'excellents chrétiens, vos frères, de pays bien lointains, qui nous entretiennent et nous pourvoient de ce dont nous avons besoin, car eux aussi désirent ardemment votre salut éternel; ils s'appellent les Coopérateurs Salésiens.

Pardonnez-moi et priez notre cher Père de me pardonner mon bavardage, et conservez-moi toujours votre affection dans les Cœurs de Jésus et de Marie.

Votre bien-aimé
ANTOINE RICCARDI, prêtre.

II.

Carmen de Patagones, Rio Negro, 28 août 1886.

TRÈS-RÉVÉREND

ET TRÈS-CHER PÈRE D. BOSCO,

Je me hâte de vous faire part du bonheur que nous avons éprouvé dimanche dernier, octave de l'Assomption de la Très-Sainte Vierge, notre tendre Mère.

Il y a environ un an, un grand nombre d'émigrants allemands arrivèrent à Patagones pour coloniser quelques terres situées à une assez grande distance d'ici, dans le gouvernement dit du Neuquen.

Divers contretemps ayant beaucoup retardé leur voyage, ils se rendirent à l'endroit indiqué; mais, s'y trouvant trop mal à leur aise, ils se dispersèrent, et beaucoup d'entre eux retournèrent à Buenos-Ayres plus misérables qu'apparaissant; d'autres trouvèrent de l'occupation dans

les colonies établies çà et là sur les rives du Rio Negro, et plusieurs enfin restèrent ici à Pagonas.

Parmi eux se trouvait un jeune peintre, catholique et d'un excellent naturel, auquel nous donnâmes du travail, pour aider notre brave D. Aceto dans la décoration de la nouvelle église paroissiale, maintenant terminée.

Ce peintre avait épousé M^{lle} Herminie Yanzen, protestante, sa compatriote.

Fidèle aux promesses qu'il avait faites, alors qu'il y a un peu plus d'un an il l'épousait à Buenos-Ayres, après avoir obtenu dispense, il fit tout son possible, par ses paroles et plus encore par ses exemples, pour attirer sa jeune épouse à la foi catholique. Il avait le bonheur de voir ses ardents désirs couronnés d'un heureux succès dimanche dernier, 22 du mois d'août courant.

Cette femme, douée d'un excellent esprit, considérait depuis longtemps l'immense différence existant entre les froides et stériles observances des sectes protestantes et les saintes et consolantes pratiques que l'Église catholique nous impose, afin d'améliorer de plus en plus notre vie ici-bas. Elle avait assisté à plusieurs solennités, particulièrement à la pieuse neuvaine et à la fête splendide de Notre-Dame du Carmel, patronne de la ville, et à la procession; elle en fut profondément émue. Après avoir attentivement pesé toutes choses, son cœur fut enfin saisi du désir d'embrasser la vérité, et elle demanda à être instruite dans notre sainte religion.

Et ici observez, bien cher Père, comme le Seigneur dispose tout avec poids et mesure. Vous vous rappelez que Mgr. Cagliero avait établi l'Apostolat de la prière au Sacré Cœur de Jésus parmi les dames de notre population.

C'est précisément à l'une de ces dames, allemande comme elle, que s'adressa M^{me}. Yanzen pour se faire expliquer, en même temps que d'autres points nécessaires (cette dame ne connaissant pas l'espagnol), la formule d'abjuration et la profession de foi prescrites par l'Église en pareilles circonstances.

Pendant un mois entier cette pieuse zélatrice l'instruisit avec soin, et enfin Monseigneur, cédant aux instances réitérées de la postulante, la prépara à la réception solennelle du Sacrement.

L'église paroissiale étant tout encombrée des échafaudages du décorateur, on décida de faire la cérémonie en particulier dans la chapelle des Sœurs de Marie Auxiliatrice.

La jeune dame se trouva le dimanche matin de bonne heure dans la chapelle, absorbée dans une fervente prière; son mari M. Köhler l'accompagnait, avec la zélatrice qui lui servait de marraine.

Comme vous le savez, dans les petits centres de population, il n'est guère facile de tenir une chose secrète; bientôt tout le monde est informé. C'est ce qui arriva; dès la veille au soir la nouvelle était connue, de nombreuses élèves des Sœurs et un grand nombre de dames accoururent pour assister à la cérémonie sublime et touchante de l'abjuration.

A huit heures, Monseigneur, revêtu du rochet, de la mosette et de l'étole, et accompagné de deux prêtres, commença la récitation des psaumes prescrits par le rituel romain, pour le baptême des adultes.

Se dirigeant ensuite vers la porte ou vestibule de la chapelle, il interrogea la catéchumène: Marie Herminie, que demandez-vous à l'Église de Dieu?

Si vous aviez vu alors, bien-cher Père, avec quels transports, avec quels ardents désirs et quelle résolution elle se hâta de répondre: je demande la foi, cette foi par laquelle je mériterai la vie éternelle!

Quand on arriva au moment où l'Église, par ses sublimes et consolantes paroles, annonce à l'élue qu'elle peut commencer à se réjouir, parceque les chaînes de mort sont tombées brisées à ses pieds; quand il lui fut ordonné de détester les doctrines hérétiques et de repousser les sectes abominables des impies, qu'on lut l'acte d'abjuration et la profession de foi, ce fut un instant vraiment solennel pour la nouvelle convertie et pour tous les assistants.

Elle était remplie d'une vive allégresse, en voyant enfin arrivé le moment désiré depuis si longtemps, et que son cœur avait ardemment imploré de la miséricorde de Dieu; sa joie intérieure se reflétait sur son visage, et l'heureux mari se tenait derrière elle dans un pieux recueillement, les yeux humides de douces larmes que lui faisait verser la joie intérieure.

Après la lecture de l'acte, que la convertie signa avec un saint empressement ainsi que ses témoins, Monseigneur continua la sainte cérémonie selon les règles du rituel, et, lorsque le moment fut arrivé, aux pieds de Marie Auxiliatrice, versant sur la tête de la catéchumène l'eau régénératrice et la consacrant par l'onction de l'huile sainte, il la baptisa sous condition.

Qui pourrait dire quels furent, en cet instant, les mouvements de ce cœur plein de gratitude envers Dieu, et décrire l'émotion de l'assistance pleurant à chaudes larmes? Pour moi j'y renonce.

Cette attendrissante cérémonie étant terminée, la néophyte se rendit au tribunal de la pénitence pour recevoir le Sacrement de la réconciliation, selon les prescriptions des rites sacrés; puis revêtu de la blanche robe de la divine grâce, elle reçut le Sacrement de la Confirmation.

La sainte Messe commença ensuite, et cette âme fortunée reçut pour la première fois dans son cœur Celui qui met toutes ses délices à être avec les pauvres enfants des hommes.

L'émotion ne fut pas moins générale alors que l'on vit l'époux et l'épouse, au comble du bonheur, s'approcher de la sainte table et participer au même banquet mystique.

Monseigneur ne put retenir les élans de son cœur, et, avant de terminer la Messe, se tournant vers l'assistance, il lui adressa une allocution courte, mais, comme il sait les faire en pareilles circonstances, de manière à embraser tous les cœurs d'amour et de reconnaissance envers

Dieu, et à leur inspirer la plus tendre dévotion envers Notre-Dame Auxiliatrice.

Ce fut pour nous, cher D. Bosco, un jour de joie et de consolation; cela ne vous étonnera certainement pas, car vous savez combien de fatigues et de peines coûtent à votre fils aîné, notre cher Monseigneur, ces victoires, hélas! trop rares, et ces conquêtes sur l'inférial ennemi.

Le bien à faire ici est immense; grands aussi sont le zèle et l'ardeur qui l'animent pour le salut des âmes. Que nous manque-t-il donc?

Ah! priez, priez constamment pour nous, bien-cher Père, afin que Dieu veuille bénir et rendre efficaces les travaux de ses pauvres et inutiles serviteurs, en jetant un regard de son infinie miséricorde sur ce peuple; que la semence de la divine parole ne tombe pas sur une terre stérile ou parmi les épines, mais qu'elle rencontre un terrain bien disposé où elle puisse donner du fruit au centuple!

Fiat! Fiat misericordia tua, Domine!

Votre bien-aimé fils en Jésus et Marie

ANTOINE RICCARDI, prêtre.

CONFÉRENCES A BUSTO ARSIZIO et à Casale Litta.

Nous écrivons ces quelques lignes, non-seulement pour donner une courte relation des conférences, qui ont eu lieu à Busto et à Casale Litta, mais pour manifester nos sentiments de reconnaissance à tous ceux qui, avec tant d'entrain, d'affection et de générosité, ont contribué au succès de ces conférences.

Trente jeunes chanteurs de l'Oratoire de Turin, qui, au retour des magnifiques fêtes de Brescia, s'étaient fait entendre à la Conférence de Milan, parlaient le 14 octobre pour Busto Arsizio, en compagnie du missionnaire D. Louis Lasagna et de quelques autres prêtres salésiens. Les enfants de D. Bosco n'oublieront jamais le gracieux accueil et l'hospitalité du Recteur du Collège de St. Charles, D. Rodolphe Murimonti, et du directeur spirituel D. Morganti.

A Busto une grande foule les attendait à la gare; M. le curé, homme rempli de zèle et fondateur de plusieurs œuvres de charité, accueillit les Salésiens d'une manière digne de sa générosité et de son estime pour D. Bosco. On attendait aussi D. Bosco, mais son extrême faiblesse l'avait contraint de rentrer directement à Turin en partant de Milan. L'église était ornée comme aux grandes solennités; Monseigneur Guerrini, chanoine de la cathédrale de Milan, officia. Des prêtres et des messieurs des villes voisines étaient venus en grand nombre. La conférence du Missionnaire toucha l'auditoire jusqu'aux larmes.

Nos jeunes gens étaient invités à faire une promenade à Leggiuno par l'excellent Doyen, qui dans sa bonté se disait le plus heureux des

hommes de posséder en sa maison les enfants de D. Bosco. A la station de Sangiano, où l'on arriva vers 9 heures et demie du soir, une grande foule attendait avec des torches allumées et deux musiques réunies, de sorte que l'entrée à Leggiuno se fit au milieu des applaudissements et aux accents d'une marche triomphale, et l'on se dirigea au son des cloches, au milieu des maisons illuminées, vers la maison curiale, où l'on était attendu par un cœur vraiment paternel. Le lendemain matin, après la sainte Messe, pendant laquelle furent chantés plusieurs motets, M. le Doyen conduisit les jeunes gens faire une promenade en barque sur le lac et visiter les îles Borromée et Ste. Catherine-de-la-Pierre.

Enfin à 5 heures après-midi on arriva à Casale Litta. Ici nous cédon la plume à un ami, témoin oculaire, qui nous a écrit ce qui suit: « A Casale Litta il devait y avoir une véritable fête de famille, désirée depuis longtemps. M. le curé, l'abbé Ange Rigoli, ancien élève de l'Oratoire de Turin, avait tout disposé pour la Conférence des Coopérateurs. Jusqu'à la veille on avait compté sur la présence de D. Bosco, cet Ange de la Providence, l'Apôtre de la dévotion à Notre-Dame Auxiliatrice, et il y avait parmi tous un enthousiasme indicible.

Rien ne fut épargné pour donner au pays un air de fête. Si le jour ne suffisait pas, on travaillait la nuit. Un mois avant le jour de la Conférence, on commença à travailler continuellement jusqu'à midi de la veille. Personne n'était jamais las de travailler pour D. Bosco. C'était un beau spectacle de voir les enfants occupés à disposer la place, à courir dans les bois au loin pour recueillir et transporter des mottes de gazon destinées à orner les arcs de triomphe construits par leurs pères. Ils avaient aussi préparé quelque lettre à lire à D. Bosco. Les propriétaires du pays et des environs dressaient à l'envi des mâts ornés de guirlandes, et offraient leurs maisons pour le logement des jeunes gens et de leurs supérieurs, en cas de besoin; mais M. Bellini de Somma Lombardo pourvut gracieusement à tout, en mettant 40 lits complets à leur disposition.

Mais D. Bosco n'est pas venu! se disait-on. Eh bien! faisons pour les enfants ce que nous ne pouvons faire pour le père; que le père reçoive dans ses fils les honneurs et l'affection que nous lui réservions. Et il en fut ainsi. L'église était splendidement ornée, ainsi que les maisons. Sur la porte principale on lisait une inscription italienne dont voici la traduction: Le peuple de Casale Litta dans l'allégresse conjure le Seigneur de répandre ses bénédictions et ses grâces les plus précieuses sur les saintes Missions du vénérable abbé D. Jean Bosco, le véritable Apôtre de la charité.

Un concert musical réjouit de ses harmonies la journée de la conférence. L'empressement et la piété avec lesquels la population s'approcha des Sacrements furent des plus édifiants. On attendait D. Bosco pour être béni par lui; mais en son absence on recourait au Missionnaire et

à ses compagnons, pour en recevoir la bénédiction et la médaille de Marie Auxiliatrice.

On exécuta à la Messe et aux Vêpres la même musique que celle entendue cette année à Turin le jour de la fête de Notre Dame Auxiliatrice. On ne pourra rien dire de trop sur la perfection de son exécution, et sur l'admiration et le contentement des auditeurs. Mais, ce qui importe davantage, les jeunes chanteurs ont fait chez nous une excellente impression par la piété et la dévotion avec laquelle ils priaient à l'église, s'étant présentés le matin à la sainte table et conservant en toutes circonstances un maintien calme et gai, faisant le plus grand honneur à l'éducation qu'ils reçoivent à la maison de Dom Bosco. A ce propos, j'ai entendu dire à une mère de famille qui avait observé attentivement ces jeunes gens : — Oh, combien je serais heureuse d'avoir l'un de mes fils parmi eux ! — Braves jeunes gens, conservez-vous toujours dignes de la bonne renommée que vous avez méritée. Votre souvenir demeurera parmi nous et servira d'exemple et d'encouragement à ceux qui ont eu le bonheur de vous voir de près.

Dom Lasagna, dans sa conférence, qui sembla encore plus belle que les précédentes, décrivit la condition des sauvages et des esclaves, les travaux et les consolations du Missionnaire, les besoins urgents de ces Missions, et le splendide avenir que la foi seule peut ouvrir à ces contrées.

Soixante-dix prêtres assistèrent à cette fête, et leur nombre eût été beaucoup plus grand, si les journaux n'avaient pas annoncé que Dom Bosco avait dû retourner à Turin.

Dans la soirée, des chants et des morceaux de musique récompensèrent cette bonne population des fatigues auxquelles elle s'était livrée pour les préparatifs de la fête. On termina, au grand plaisir de tous, par le chant d'un cantique composé et mis en musique par D. Bosco en 1841, en l'honneur de l'enfant Jésus ».

Nous finirons en remerciant du fond du cœur tous ceux qui se sont intéressés à l'œuvre des Missions, tous ceux qui ont accueilli et fêté nos jeunes gens, enfin tous les bienfaiteurs et Coopérateurs des œuvres de Dom Bosco.

NÉCROLOGIE.

M. LE C^{TE} ET M^{ME} LA C^{TESSE} DE CESSAC.

Parmi nos plus insignes bienfaiteurs de Paris se sont signalés M. le Comte et Mme. la Comtesse de Cessac-Montesquiou, qu'il a plu à Dieu de nous enlever à quelques mois d'intervalle.

Dom Bosco, écrivant au Directeur de la maison de Ménilmontant, lui disait, en parlant de Mme. de Cessac : « Regardez-la comme une mère, car elle sera telle pour les pauvres enfants de Dom Bosco à Ménilmontant. »

Mme. de Cessac prit le mot à la lettre ; elle accepta et remplit la mission que lui confiait celui pour lequel elle nourrissait l'estime la plus profonde.

Nous l'avons vue, dans les commencements, venir deux ou trois fois par semaine nous visiter et s'informer, jusque dans les plus petits détails, s'il ne nous manquait rien de ce qui était nécessaire pour le vêtement, la nourriture, etc... questions, hélas ! qui n'étaient pas toujours hors de propos.

M. et Mme de Cessac avaient perdu un fils adoré, M. Paul de Cessac, à l'âge de 25 ans. Depuis lors, Mme. de Cessac, à laquelle sa naissance et sa distinction assuraient un rang élevé dans la société, dit adieu au monde et vécut retirée ; sa consolation était de penser au Ciel où elle retrouverait un jour son enfant bien-aimé, et d'éterniser sur la terre sa mémoire par de pieuses fondations. C'est la raison pour laquelle notre maison, connue d'abord sous le nom de Patronage St. Pierre, prit le nom d'Oratoire St. Pierre-St. Paul. A cette occasion M. et M^{me} de Cessac offrirent les deux magnifiques statues des Sts. Apôtres qui ornent la Chapelle.

Mme. de Cessac avait une dévotion spéciale aux Apôtres, et, en leur honneur, elle voulut nous offrir douze lits complètement garnis ; ce furent les premiers de notre internat.

Du reste, il n'est pas de chambre, de pièce dans notre Oratoire, qui ne rappelle par quelque objet la libéralité de M. et Mme. de Cessac.

Dire la vénération, j'allais dire le culte de ces chers bienfaiteurs pour Dom Bosco, serait chose impossible. Dom Bosco, de son côté, ne se laissait pas vaincre en estime et en affection pour ses généreux amis.

Mme. de Cessac avait une dévotion et une confiance sans bornes envers Notre-Dame Auxiliatrice, et ce n'est pas, sans doute, sans un mystérieux dessein de la divine Providence que Mme. de Cessac reçut pour la dernière fois la sainte Communion, et rendit le dernier soupir, le jour même de Notre-Dame Auxiliatrice !

Dieu, du moins, nous avait laissé en M. de Cessac un bienfaiteur qui semblait vouloir nous faire oublier par ses bienfaits la perte de celle dont il se plaisait à perpétuer les pieuses intentions. Hélas ! ce ne fut pas pour longtemps, et aujourd'hui nos pauvres enfants pleurent avec nous la perte de nos insignes bienfaiteurs.

Une consolation nous reste : nous prions pour eux. Des messes, des prières à perpétuité leur sont assurées dans notre maison, et leur mémoire ne périra pas parmi nous ; de génération en génération nos pauvres enfants rediront que parmi les premiers bienfaiteurs de l'Oratoire on doit inscrire les noms à jamais vénérés de M. le Comte et de M^{me} la Comtesse de Cessac.

Nous sommes heureux de pouvoir payer ici un juste tribut de reconnaissance à leur mémoire bénie.

GRACES DE MARIE AUXILIATRICE.

I.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE:

Je vous adresse un mandat, en vous priant de vouloir bien faire célébrer pour moi une Messe à l'autel de Notre-Dame Auxiliatrice, à laquelle j'attribue ma guérison du choléra, dont je fus atteint très-violemment.

Vous pouvez annoncer dans le *Bulletin Salésien* que la médaille de Notre-Dame Auxiliatrice est un remède contre la terrible maladie asiatique; ma vie en est une nouvelle preuve.

Agréez mes hommages les plus sincères et mes remerciements.

GAETAN PROVOLI, *curé.*

Soave (Verona), 18 septembre 1886.

II.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

J'ai lu dans le *Bulletin Salésien* du mois de juillet qu'un prêtre Coopérateur, atteint d'une maladie grave, ayant eu recours à Notre-Dame Auxiliatrice, se trouva presque subitement guéri de son mal. Moi qui admirais les effets de la protection de notre divine Mère envers ce pauvre malade, je me trouvais également en proie à un mal qui ne laissait pas de m'inquiéter. Le manque de forces m'avait réduit à un état déplorable, et le découragement s'emparait de moi en voyant deux mois écoulés, sans qu'aucun soulagement fût apporté à ma position, lorsqu'il me vint à la pensée d'ajouter aux remèdes que me fournissait l'art médical, les remèdes spirituels que me suggérerait la dévotion à la Très-Sainte Vierge, et je résolus de faire une neuvaine à cette bonne Mère Marie Auxiliatrice, promettant pour la gloire de Dieu et l'honneur de la Très-Sainte Vierge d'envoyer une lettre au *Bulletin*, si elle voulait bien avoir la bonté de se rendre à mes prières.

Dans les premiers jours de la neuvaine je me sentis plus mal qu'auparavant, mais, à mesure qu'elle avançait, j'éprouvais peu à peu de l'amélioration, jusqu'à ce que, avec la grâce de Dieu et le secours de la Reine du Ciel, je récupérai en peu de temps mes forces et recouvrai ma première santé.

Et maintenant, prosterné en esprit aux pieds de l'autel de Notre-Dame Auxiliatrice pour remercier notre bonne Mère, je ne veux pas venir les mains vides et je vous prie d'agréer la faible obole de mon affection filiale, hélas! bien faible, mais les pauvres conditions économiques dans lesquelles je me trouve ne me permettent pas de faire davantage. Disposez-en, Révérend Père, en l'honneur de la Très-Sainte Vierge, de la façon qui vous semblera la meilleure. Si vous croyez devoir faire mention dans le *Bulletin* de ce que je viens de vous écrire, vous m'aidez ainsi à satisfaire à la promesse que j'ai faite.

Priez pour moi et croyez-moi, avec le plus profond respect

Votre obéissant et dévoué serviteur

Un lecteur du Bulletin Salésien.

26 août 1886.

LE CATHOLICISME ET MATHILDE SERRAO.

Mathilde Serrao est une Italo-grecque, qui fait la barbe à beaucoup de journalistes. Elle naquit à Patras d'un napolitain exilé; elle étudia, vint en Italie et se fixa à Rome, où elle rédigea le *Corriere di Roma*.

Dans le numéro 260 de ce journal, du 15 septembre dernier, elle a publié un article sur le parti catholique, article que devraient méditer tous les promoteurs de meetings anticléricaux et leurs présidents. Citons:

« Il n'y a pas un parti catholique, il n'y a que des catholiques. Le mot parti renferme en soi, en les résumant, toutes les erreurs, toutes les sottises d'un conventicule politique éminemment court et éphémère; parti signifie aveuglement et intolérance, phénomène humain passager, et non pas une clarté durable et progressive d'idées; parti, c'est la forme mesquine et terre à terre des nobles et grandes choses; parti signifie assemblée tumultueuse ou indifférente, foule mobile et sans conviction; parti signifie égoïsme triomphant d'individualités oppressives et orgueilleuses; parti signifie l'ambition personnelle de la victoire à tout prix, par tous les moyens, la victoire ne durât-elle qu'une heure et dût-elle entraîner avec elle des ruines irréparables. Le parti est sans indulgence, sans pitié, sans avenir, sans idéal; c'est un amas confus de prétentions insensées.

» Il n'en est pas ainsi des catholiques. Ils ne sont pas trois, ou trente, ou trois cents, ou trente mille: leurs légions sont épaisses et innombrables; elles sont répandues par toute la terre. Qui pourra faire la statistique des consciences humaines? Nous voyons passer auprès de nous des hommes, des femmes, que nous prenons pour des êtres frivoles, légers, indifférents: nous-mêmes nous passons sans être connus du monde: et au fond du cœur de cette foule que nous croyons froide et étourdie, la flamme de la foi brûle en secret comme elle brûle dans notre propre cœur. De temps en temps un éclair de vérité nous illumine: et dans un esprit absorbé par les graves soucis de la science ou de la politique, dans un cœur desséché par les chiffres ou par l'argent, on découvre une source de nobles sentiments. Ils sont donc en trop grand nombre pour former un parti.

» Les catholiques n'ont ni l'aveuglement, ni l'intolérance qui caractérise l'esprit de parti. Personne ne s'adresse à eux inutilement; la grande idée religieuse ferme maternellement les yeux et tend les bras. Que vous soyez un misérable, un pécheur, un cœur indifférent, une âme morte; que vous ayez souffert ou fait souffrir, que vous ayez pleuré ou souri, qu'importe? Ici il n'est pas besoin de décliner son nom ou de présenter son passeport, on ne vérifie aucun signalement et l'on ne recherche pas les origines. Vous êtes un homme et vous avez soif de paix, d'espérance, d'amour: que vous soyez tombé des hauteurs orgueilleuses du blasphème, ou sorti pé-

niblement du naufrage de l'amour, il n'importe. Vous cherchez la lumière, cela suffit, vous êtes un frère.

» Les catholiques n'ont ni les personnalités, ni les ambitions individuelles, ni les égoïsmes oppressifs des partis. Devant la sublime idée de la foi, certes, la forte et suave poésie d'Alexandre Manzoni, cette heureuse union du sentiment et de l'art, a la valeur des grandes victoires. Mais la plus humble femme qui, courbée le soir sur le berceau de son petit enfant, joint ses mains et lui fait balbutier les paroles de la prière; mais la plus humble maîtresse d'école qui, le matin, debout au milieu des petits enfants, fait avec eux le signe de la croix et invoque Dieu avec eux: cette pieuse mère et cette humble maîtresse valent autant que le glorieux poète.

» Et puisque les catholiques sont exempts des colères, des impatiences, des prétentions, des violences de l'esprit de parti, leur idéal est lumineux et leur avenir splendide. Le présent état de choses ne peut durer. Le monde est rempli de sécheresse, de vanité, d'ennui, d'infortunes pour lesquels il n'est aucun remède, de misères que rien ne peut consoler. L'humanité a perdu son équilibre et la terre tremble jusque dans ses fondements. Vous enseignez à lire et vous ne donnez pas de pain; vous accordez des droits civils sans faire l'éducation des consciences; vous donnez la liberté, mais non la prospérité; vous parlez de moralité, mais vous n'êtes pas moraux. Et le monde meurt dans le désespoir.

Jamais comme aujourd'hui n'a grondé sourdement la voix scélérate qui pousse l'ouvrier à la grève et au crime; jamais comme aujourd'hui le sang humain n'a inondé la terre; jamais comme aujourd'hui les crimes n'atteignirent un pareil degré d'atrocité; jamais comme aujourd'hui vieillards, femmes et enfants, ne sourirent à l'idée de la mort et n'abandonnèrent volontairement la vie. Vous avez infecté de corruption et de désespoir la plus belle chose qui soit ici-bas: l'enfance! Que de désordres! Combien de questions sociales réclament une solution! la terre est minée parce que les consciences le sont.

» Mais si à tous ceux qui travaillent pour un gain modique, qui ne parviennent pas à gagner leur pain, arrivait une douce et bonne parole d'espérance; si à tous ceux qui ont soif de justice, et cherchent à se la procurer par la violence, on parlait d'une justice suprême; si la sainte terreur de la vie future brillait aux yeux de tous ceux qui veulent se donner la mort; si à tous ceux qui pleurent on parlait du divin sourire qui les attend là où la douleur n'existe plus; si à tous les infortunés, à tous les malheureux, à tous les persécutés on savait annoncer un avenir peut-être éloigné mais certain; si l'on savait persuader à tous les déshérités de ce monde qu'un jour ils recevront un ample dédommagement; si tout l'édifice humain et moral de la foi pouvait être reconstitué, oh! alors les recherches des savants, les élucubrations des économistes, les idées charitables des philanthropes, les discussions des législateurs deviendraient inutiles!

» Et vous faites de l'agitation contre les catholiques? Vous ne voulez pas que l'on prie et que l'on dise de prier? Vous voulez la destruction de tous les monastères, l'abolition de toutes les saintes cérémonies, que la naissance, le mariage et la mort ne soient plus bénis par les paroles divines, que les liens du mariage soient anéantis et que les cendres des morts soient jetées au vent? Vous voulez que les femmes n'invoquent plus la Vierge et que les enfants ne se recommandent plus à leur Ange gardien? Vous faites des meetings contre toutes ces choses que vous dites inutiles, contre toutes ces superstitions?

» Eh bien, soit. Mais préparons-nous aux spectacles les plus horribles. Habitons-nous à tous les raffinements de la débauche, à toutes les turpitudes, à toutes les dépravations. Aucun frein n'arrêtera plus l'homme dans la fatale névrose de ses sens. Tous les liens seront brisés; même le lien sacré de la vie. L'ouvrier tuera son patron et dansera dans une mare de sang. Le paysan égorgera son maître et massacrera les enfants. Notre serviteur fidèle nous volera notre argent et nous étranglera. Rien n'arrêtera plus les vieillards infortunés, les femmes malheureuses et même les enfants dans leur fatale inclination au suicide. Le monde sera pris du vertige de la cruauté.

» Mais nous seuls, peut-être, qui croyons au Dieu de nos pères, devons périr? Non, vous aussi vous périrez, faux athées, faux démocrates, faux agitateurs; le couteau dont vous armez des mains homicides ne versera pas que notre sang. Après avoir semé l'indifférence, vous récolterez la haine. Vous voulez que l'on puisse librement blasphémer? On tuera aussi librement. Mirabeau détrôna Dieu, et tua Louis XVI; Louis XVIII tua Mirabeau. Celui-là, au moins, avait des idées grandioses. Vous, vous n'en avez pas, ô faux athées, faux matérialistes, faux philosophes, faux démocrates. Les grandes catastrophes humaines, en effet, ont toujours de petites causes et de piètres auteurs.

« MATHILDE SERRAO. »

(Traduit de l'*Unità Cattolica* du 18 septembre).

CHRÉTIENS A L'ÉPREUVE.

Il est impossible de lire sans une profonde émotion le récit de la ferveur avec laquelle les nouveaux chrétiens de Madagascar se sont maintenus fermes dans la foi pendant les trois années qui viennent de s'écouler, bien qu'ils fussent complètement privés de prêtres, par suite de l'expulsion des Français. Ils étaient cependant en butte aux embûches des protestants et aux violences des payens.

Toutes les pratiques catholiques, chants, prières, catéchismes furent continuées sans interruption.

Dans la province d'Imérina les écoles restèrent ouvertes, et, tous les dimanches, les fidèles accouraient aux églises pour chanter et prier ensemble. En beaucoup de provinces, il est vrai, la persécution a fermé de force les églises et les écoles; mais les fidèles se réunissaient alors dans les maisons privées pour prier, et les maîtres d'école y enseignaient le catéchisme. Dans cette province d'Imérina ce furent les religieuses indigènes et Victoria Rasoamanorivo, qui mirent obstacle à la persécution. Cette dernière est une grande dame de la cour de Ranavalo Manjaka III; elle est mariée au fils aîné du premier ministre et c'est une catholique des plus exemplaires. En partant pour l'exil, le missionnaire lui avait dit: « Victoria, aujourd'hui Dieu vous établit la mère de tous ces catholiques, privés de leurs pasteurs. » Victoria accepta les larmes aux yeux cette glorieuse et difficile charge, et elle tint sa promesse. C'est à elle, après Dieu, que l'on doit la conservation de la foi à Madagascar. En dépensant avec une inépuisable générosité son temps, son argent et son influence, elle a été l'âme de la résistance au protestantisme. Elle avait été jusqu'alors le modèle de cette chrétienté; à partir de ce moment elle en devint l'Apôtre. Elle animait les Comités catholiques par la parole dans les villes, et puis elle parcourait les campagnes, répandant partout ses largesses, ses conseils et ses encouragements. Les plus timides reprenaient courage en la voyant, en l'entendant. L'union catholique devint de plus en plus fervente; beaucoup de jeunes gens, auxquels leur position et leurs talents assuraient une certaine influence, secondèrent admirablement les efforts de Victoria. Il n'y avait pas de prêtres indigènes; il n'était resté qu'un frère de la doctrine chrétienne et six sœurs de St. Joseph, tous malgaches.

Dès que les Missionnaires furent partis, un peu de découragement général se fit sentir, mais l'Union Catholique dirigée par Victoria résolut de ranimer partout le courage, en commençant par les quatre églises de la capitale, et passant ensuite aux campagnes. Il fallait conserver toutes les pratiques religieuses, à l'exception de celles qui requièrent le ministère du prêtre; et il en fut ainsi, non-seulement les dimanches et les jours de fêtes, mais encore à certaines heures les jours ouvriers.

Les jeunes gens de l'Union allaient d'un endroit à l'autre pour s'assurer que tout marchait bien, et le samedi ils se réunissaient sous la présidence de Paul Rafiringa, jeune homme employé au Ministère de l'instruction publique. Chacun faisait la relation de ce qu'il avait observé en bien ou en mal pendant la semaine, et l'on étudiait les mesures à prendre. La charité la plus ardente, le zèle le plus vif régnaient dans cette assemblée de la jeunesse chrétienne. Bientôt les ressources manquèrent, mais ces âmes généreuses firent le sacrifice de leurs biens pour soutenir l'œuvre. L'asile des lépreux d'Ambahivoraka fut le théâtre d'un fait qui mérite d'être mentionné. Après le départ des Missionnaires,

l'église fut brûlée, et ces pauvres malheureux restèrent sans secours. Le loup accourut aussitôt, je veux dire le ministre protestant, l'argent à la main pour les séduire.

L'Union catholique fit de son mieux, mais il lui restait peu de fonds. Le protestant en était fourni abondamment par l'Angleterre, de façon qu'il se crut certain de la victoire quand il proposa aux lépreux de passer à l'hérésie, en leur promettant beaucoup d'argent.

Tous les lépreux s'écrièrent d'une voix unanime: si vous nous apportez de l'argent par compassion, nous l'acceptons; mais si vous entendez nous payer ainsi le prix d'une apostasie, nous refusons. Le ministre dut renoncer à ses espérances. Enfin, après une attente de trois années, les lépreux ont accueilli les Missionnaires avec des cris et des larmes de joie, les assurant qu'ils étaient tous restés fidèles, au prix de toute espèce de privations. A leur retour les Missionnaires ont pu tenir à Tananarive une assemblée de cent soixante maîtres et trente maîtresses d'école.

Oh! comme la vertu efficace du Divin Esprit resplendit dans ces faits consolants! là où manquent les appuis extérieurs, il supplée par la force et la surabondance de l'assistance intérieure.

(Traduit de l'*Eco d'Italia* du 9 octobre 1836).

UNE FLEUR DU JARDIN DES MARTYRS

écloso au milieu de nous.

Dans un ouvrage sur la première communion, M. l'abbé Delmas, directeur de catéchismes à Paris, a raconté le récit que nous allons essayer d'analyser. Si l'intérêt qu'il inspire est douloureux, il est en même temps consolant et nous montre que Dieu soutient toujours ceux dont la fidélité sait résister aux attaques dirigées contre leur foi et leur confiance en la Providence (1).

Un enfant frêle et délicat, dont l'aimable physionomie annonçait une grande douceur, fut un jour présenté à M. l'abbé Delmas dans l'église où il allait faire le cours de catéchisme préparatoire à la première communion. Cet enfant était accompagné par un ouvrier âgé.

— Voici, dit cet homme à l'abbé Delmas, voici un brave garçon que nous aimons beaucoup, qui le mérite de toute façon et qui cependant n'est pas heureux. Sa mère m'a prié de vous l'amener parce qu'elle n'en a pas la permission. Il désire faire sa première communion.

— Quel est son nom? reprit l'abbé Delmas.

— Il se nomme Jean-Baptiste! Permettez-moi de vous prévenir qu'il vaut mieux que vous ne l'inscriviez pas sous son nom de famille, car si son père, qui n'est pas commode, apprendrait que son fils vient à votre catéchisme, il en serait très mécontent, et le pauvre enfant pourrait en beaucoup souffrir.

(1) La première communion. Chez Jousse. Paris, 31, rue de Sèvres.

Le père de Jean-Baptiste était un libre penseur qui ne voulait, au nom de la liberté, d'aucune religion pour lui et pour les autres. La mère était une excellente chrétienne, mais elle était obligée de dissimuler ses sentiments devant son mari et, n'osant présenter elle-même son fils au cours de catéchisme de sa paroisse, elle avait prié un bon chrétien du voisinage de l'y conduire.

— Avez-vous déjà suivi un cours de catéchisme? dit l'abbé Delmas à Jean-Baptiste?

— Non, monsieur, répondit l'enfant avec une bonne grâce charmante, qui disposa aussitôt l'abbé Delmas en sa faveur, je n'ai pu en suivre aucun.

— Pourquoi n'en avez-vous pu suivre aucun? — Parce que mon père ne le veut pas! Et l'enfant pencha tristement sa figure pâle et attristée. Des larmes coulaient de ses yeux.

— Vous auriez désiré y venir plus tôt, n'est-ce pas, mon ami?

— Oui, monsieur, c'est mon grand désir depuis longtemps, c'est aussi celui de ma mère, mais mon père..., et il jeta un regard de crainte autour de lui, afin de s'assurer qu'il ne serait entendu que de l'abbé Delmas, mais mon père ne le veut pas. S'il se doutait que je suis venu vous demander de me préparer à ma première communion, il m'en punirait sévèrement et me ferait subir les plus mauvais traitements.

— Où allez-vous en classe?

— A l'école protestante!

— Demeurez-vous près de cette école qui est à l'extrémité du quartier?

— Non, monsieur, je demeure près d'ici, presqu'en face de l'école des Frères, mais mon père craindrait que les Frères ne m'apprirent à connaître et à servir Dieu. Ma mère est forcée de subir la volonté de mon père.

Le catéchisme allait commencer. L'abbé Delmas fit entrer Jean-Baptiste dans la salle où il avait lieu et il le fit asseoir à côté de ses enfants. Jean-Baptiste écouta la leçon avec une attention intelligente et parut y prendre un vif intérêt. Lorsque le cours fut terminé, l'abbé Delmas le retint pour lui adresser quelques questions auxquelles l'enfant répondit avec une rapidité et une clarté surprenantes.

— Qui donc vous a si bien appris le catéchisme? lui dit l'abbé de plus en plus surpris, puisque vous n'avez jamais suivi un cours de religion.

— C'est ma mère! répondit-il. Elle me le fait réciter tous les jours, et elle voudrait bien que je pusse faire ma première communion!

— Eh bien! mon ami, vous reviendrez désormais tous les jours et vous ferez votre première communion.

— Monsieur, je le souhaite de tout mon cœur! Mais je craindrai, jusqu'au dernier moment, les difficultés qui pourront survenir.

Elles se présentèrent, en effet, beaucoup plus tôt qu'on ne pouvait le supposer, et Jean-Baptiste ne reparut plus au cours de l'abbé Delmas. Il avait été aperçu au moment où il franchissait le

seuil de l'église par un enfant du voisinage appartenant à une famille que son impiété avait liée avec le père de Jean-Baptiste.

Satisfait de trouver une occasion de nuire à un camarade qu'il haïssait à cause de sa raison précoce et de ses bons sentiments, cet enfant s'était introduit dans l'église en suivant de loin Jean-Baptiste. Il l'avait vu, non sans en éprouver une joie secrète, entrer dans la salle des catéchismes, et il était revenu triomphant, heureux de pouvoir dénoncer une telle désobéissance aux volontés paternelles, certain d'attirer sur Jean-Baptiste quelque violent châtement.

Ses prévisions ne furent pas trompées. Le père de Jean-Baptiste frappa rudement son fils et lui renouvela la défense formelle de remettre les pieds dans une église, sous peine d'encourir les plus terribles effets de son ressentiment. Le désir qu'avait Jean-Baptiste d'assister au catéchisme se trouva arrêté dès son début, et sa mère et lui se demandèrent si cette première communion serait désormais possible.

Après y avoir beaucoup réfléchi, la mère vint cependant proposer à l'abbé Delmas un moyen d'y parvenir. Le père de Jean-Baptiste travaillait dans un atelier assez éloigné. En profitant de ses absences, l'abbé Delmas pourrait venir s'assurer que Jean-Baptiste était suffisamment instruit et le préparer à recevoir son Dieu.

L'abbé s'empressa de suivre ces indications, et, dès le lendemain, il alla voir Jean-Baptiste à l'heure indiquée. « Ce cher enfant, a-t-il écrit, me charma par la sûreté de ses réponses autant que par la vivacité de sa foi et la chaleur de ses pieux sentiments. Lorsque je le quittai, je lui promis de revenir bientôt et de fixer avec sa mère le jour tant désiré. A cette bonne nouvelle, Jean-Baptiste se jeta à mes genoux en me priant de le bénir, puis, prenant ma main qu'il porta avec respect à ses lèvres, il me dit avec une profonde tristesse qui m'impressionna beaucoup, car elle semblait révéler les plus sombres pressentiments ».

— N'est-ce pas, monsieur, vous ne me laisserez pas mourir sans que j'aie reçu la sainte communion!

— Je n'attribuai, continue l'abbé Delmas, ces paroles qu'à l'émotion d'une nature vive et impressionnable. Quoique les traits de Jean-Baptiste fussent fatigués et que sa figure fût très-pâle, rien ne pouvait faire présager une fin prochaine.

Deux jours après, l'abbé Delmas aperçut à l'église la mère de Jean-Baptiste. La figure de cette femme était altérée et décomposée. « J'en fus effrayé, » dit l'abbé Delmas. Elle m'apprit que son mari avait encore été informé de ma visite par l'enfant qui s'était constitué l'espion assidu de la conduite de Jean. En recevant cette nouvelle dénonciation, le père avait bondi de colère. L'entrée d'un prêtre dans son appartement lui avait causé une sorte de rage. Il avait saisi son fils en l'accablant de reproches et il l'avait si cruellement frappé, que depuis cette scène terrible le pauvre enfant n'avait pu quitter le lit. Il avait le corps couvert de plaies et était en proie à une fièvre ardente.

— Avec une surveillance semblable, dit l'abbé Delmas à la malheureuse mère, comment pourrions-nous jamais lui faire sa première communion ?

— Elle n'est possible, répondit-elle, ni à l'église, ni dans notre logement et il faudrait que le pauvre enfant renoncât à ce bonheur, s'il n'y avait pas au premier étage de notre maison une bonne dame qui aime beaucoup Jean-Baptiste. Si vous consentez à venir chez cette dame, elle vous recevra en même temps que nous dans son appartement auquel on peut arriver par un couloir communiquant à une autre rue que la nôtre. De notre côté, il nous sera facile d'y descendre sans exciter aucune défiance. Vous y confesseriez mon enfant et vous lui donneriez ensuite la sainte communion, car je crains que vous ne puissiez renouveler votre visite. Jean-Baptiste est bien faible et un nouvel orage, comme le dernier, le tuerait !

La pauvre mère était accablée par la douleur.

— Je me tiens à votre disposition, dit l'abbé Delmas. Lorsque vous serez prêts, prévenez-moi et j'irai de suite. La foi, la résignation, l'instruction de ce cher enfant et les périls qu'il court ne nous permettent pas d'hésiter.

L'espoir de la réalisation prochaine de ses vœux les plus ardents rendit un peu de force à Jean-Baptiste. Il se reprit à espérer et son cœur se rassurait lorsque son père vint encore détruire cette joie si pure, et précipiter une catastrophe.

Un soir, cet insensé, rentrant à moitié ivre, à une heure avancée de la nuit, s'aperçoit, en passant près du lit de son fils que son innocent victime s'était endormie en tenant un chapelet. La vue de cet objet de dévotion fit éclater sa fureur, il l'arracha violemment des mains de l'enfant, le brisa et en foula les morceaux à ses pieds, en proférant d'affreux blasphèmes et d'horribles menaces.

Jean-Baptiste, saisi de terreur, implora vainement son pardon, et la mère, accourant au secours, ne put désarmer le bras qui frappait le pauvre enfant à coups redoublés.

Cette nouvelle scène de violence amena une rechute immédiate. La fièvre reparut ardente et elle ne quitta plus Jean-Baptiste dont les forces baissaient rapidement. La mère se hâta d'aller prévenir l'abbé Delmas, en le priant de venir au plus vite.

Pauvre mère, soutenue par son courage héroïque contre tant de cruels sujets d'affliction, elle voulait assurer autant qu'elle le pourrait la possession du ciel à son fils lorsqu'il quitterait une vie pendant laquelle il ne trouvait que souffrances et douleurs.

M. l'abbé Delmas, après avoir pris dans le tabernacle de l'église une hostie consacrée, s'ache-

mina vers la maison de Jean-Baptiste, en passant par la rue détournée qu'on lui avait indiquée. La pieuse dame, chez laquelle l'enfant devait faire sa première communion, avait préparé ce qui était indispensable à l'accomplissement de cette pieuse cérémonie. La chambre était le sanctuaire caché dans lequel le jeune malade allait recevoir son Dieu. Une commode tenait lieu d'autel. Deux candélabres furent allumés de chaque côté du Christ d'ivoire et deux vases de fleurs joignirent leur parfum à ces simples préparatifs.

Jean-Baptiste, que sa mère avait eu grand-peine à conduire jusque-là, pria agenouillé devant le crucifix lorsque l'abbé Delmas entra. Sa présence apporta au cœur du pauvre enfant une joie toute céleste. Il se confessa avec des sentiments de foi et d'amour admirables, puis lorsque l'abbé Delmas tira de la custode l'hostie consacrée et qu'elle parut aux regards du premier communiant, il s'inclina profondément et récita ses actes d'adoration et de désir avec toute la ferveur qu'il put y mettre.

Le pieux prêtre non moins ému adressa à l'enfant si bien préparé par l'épreuve et la souffrance quelques paroles encourageantes qu'il termina en lui disant : « Que le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ garde ton âme pour la vie éternelle ! » et il déposa sur ses lèvres le Dieu consolateur de ceux qui souffrent, parce qu'ils l'aiment plus qu'ils ne s'aiment eux-mêmes.

Des larmes causées par la reconnaissance et le bonheur coulaient sur le visage pâle du malade. La mère pleurait avec lui et l'abbé Delmas était touché jusqu'au fond du cœur.

Après quelques instants d'ardente adoration, Jean-Baptiste récita ses actes de remerciement et d'amour et pria ensuite pour son père, pour sa mère, pour tous ses bienfaiteurs. « Alors, ajoute encore l'abbé Delmas, j'embrassai ce cher enfant et je me retirai, l'âme inondée par une joie sans égale. Jean-Baptiste me rappelait les anges qui prient devant le trône de l'agneau dans les délices du paradis ».

Le paradis, c'était là que Jésus et Marie attendaient ce charmant enfant. Quelques jours après sa première communion, il s'éteignit doucement. Son âme quitta cette terre et monta pure et radieuse dans la patrie heureuse où sont appelés ceux qui ont servi Dieu avec fidélité. Là, il n'y aura plus ni violence, ni terreur, ni larmes, et les joies, si parfaites que notre imagination ne peut les concevoir, dureront sans fin.

(Le Dimanche catholique.)